

Thierry Mouelle II

Le Pharaon Inattendu

Le Livre de la Source


Vol.1



LGA

Extrait Officiel





Extrait officiel
Spécimen interdit à la
vente
36 pages

©2021 Ekima Media
4, rue de la République 69001 Lyon
ISBN : 978 2 37869 062 5
www.ekima-media.com

Crédits couverture : Maduta ma Úti
Montage : Anaïs Bonnet

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

Thierry Mouelle II



Le Pharaon Inattendu

Vol. 1

Le Livre de la Source



Nouvelle édition revue et augmentée

Roman

EKIMA MEDIA
La Guerre des Anciens
LGA

Un mot de cœur

À ma mère, la Princesse Ngo'a Ndumb'a Mpacko ma Ndumbè -Bonakô, Moongo, pour son amour éternel.

À mon père, le Prince Muel'a Ibon'a Malol'a Ngund'a Tiko'a Muéñan, - Bonakolo, Bomono ba Jedú, pour la rigueur et l'amour de la connaissance.

À Alzira, Irène, Franck, Karell-Audrey, Cynthia-Roxane, Nefêra, Regina-Akhetty, Elíkia et Iâhmès, pour qu'ils mordent dans la racine des ancêtres et qu'ils prennent soin du sang noble des bâtisseurs.

À l'aimable lecteur, première et ultime importance de ce jet de cause. Mon souhait le plus profond est que chacun de nous garde intacte l'idée que l'Homme est un projet d'amour dont tout reste à accomplir.

SOMMAIRE

Pages

PREMIÈRE PARTIE : LA MARCHÉ DE LA CHASSEUSE D'ÂME.....15

CHAPITRE I :	19
CHAPITRE II :	29
CHAPITRE III :	47
CHAPITRE IV :	69
CHAPITRE V :	89
CHAPITRE VI :	105
CHAPITRE VII :	119
CHAPITRE VIII :	131
CHAPITRE IX :	159
CHAPITRE X :	167
CHAPITRE XI :	175
CHAPITRE XII :	187

DEUXIÈME PARTIE : LA GUERRE DES TROMPETTES.....205

CHAPITRE I :	207
CHAPITRE II :	223
CHAPITRE III :	233
CHAPITRE IV :	247
CHAPITRE V :	257
CHAPITRE VI :	269
CHAPITRE VII :	291
CHAPITRE VIII :	299

CHAPITRE IX :315

CHAPITRE X :329

Le Livre de la Source

La Porte de Toutes les Aubes

Pris en tenailles entre deux mille ans d'une guerre des mondes extrêmement ravageuse et les petites, mais, non moins éprouvantes guerres intermittentes soumises à la logique du tout-matériel, les descendants des Pèraá (Pharaons) peinent à trouver le salut dans une modernité impersonnelle et cruelle.

Héritiers du Grand Dieu Wusirè-ún-èn-Nefèr (Osiris-le-Parfait), ils sont persuadés d'avoir tout perdu, jusqu'aux hautes connaissances qui les liaient aux sources sacrées de leur grandeur d'autrefois.

Oh que non ! rassure Père, l'un des derniers Grands Initiés des cultes anciens et de la science primordiale.

Il est, avec sa jeune sœur Shona, détenteur d'un grand secret. Tout est sur le point de renaître des gravats mêmes de la troublante modernité. L'humanité se tient à la Porte de toutes les Aubes.

C'est écrit dans *le Livre du Ciel*.



PREMIÈRE PARTIE

LA MARCHÉ DE LA CHASSEUSE D'ÂMES



*Notre ère.
Une mer.
Un océan.
Une île.
Des hommes et des idées.
Aux environs de 1970.
Et les années qui suivirent.*

CHAPITRE I

La Voix de la Montagne

Père tira la couverture de laine sur lui, la réajusta délicatement au niveau des épaules, puis, tous muscles tendus, il bâilla grassement à s'en décrocher la mâchoire. La journée aura été longue. Interminable. Constituée de prières, de louanges, et de rituels si anciens et si précieux que seuls les grands initiés comme lui pouvaient en canaliser les effets magiques sans se mettre en danger. Le ritualiste cherchait à provoquer la venue du Signe. Là-même au cœur de la Sierra Maestra, le plus haut massif montagneux de l'île dont l'une des grottes cachées lui servait de lieu de revitalisation de ses énergies intérieures.

Pour autant, plus la nuit avait avancé, plus son angoisse s'était montrée pressante. L'homme redoutait un nouvel échec. Le septième.

Dehors, la lune était pleine. Les étoiles scintillaient autour d'elle comme les éclats d'un feu d'artifice dispersés par le vent. Tout paraissait calme. Le temps, légèrement froid en raison de l'altitude, avait diffusé une atmosphère trouble que Père perçut plutôt comme propice à l'œuvre divinatoire qu'il entreprenait.

Allongé sur le dos, le regard tourné en direction de l'étoile polaire, il bâilla une nouvelle fois, puis ne tarda pas à glisser dans un clair-obscur indistinct au cœur duquel son esprit se

mit progressivement à se vider. Il se laissait happer par le sommeil.

Mais, en moins de temps qu'il n'en faut pour se laisser emporter totalement, il l'entendit. Enfin.

— *Voici la Parole ! Constituée Verbe-bâtitseur au sortir des entrailles sacrées des Absents, elle s'offre nue sur la pierre, s'ouvre au vent du nord, s'accouple de soleils, de lunes et d'étoiles sur le silence bruyant des temps primordiaux. Comme une liane qui étreint la cime des arbres, la Parole s'enroule sur l'essence des chairs, des plantes et de la terre cependant que Nut, la Déesse du Ciel, dessine ses plans d'espoir sur les vagues enceintes de trois sceaux d'astres fertiles. Voici la Parole ! Elle s'ouvre par-dessus le souffle des forges du Début. Elle germe, grandit et meurt, pour dire l'éternité de la vie par la magnificence des Étoiles impérissables !*

La Voix s'interrompt et, aussitôt, Père jaillit de sa couche. Se servant d'un étouffoir en bronze, il éteignit la flamme des cinq cierges rouges et blancs disposés en étoile autour de lui, ce qui plongea immédiatement la grotte dans une obscurité totale. Père le savait : pour recevoir la grande lumière du dedans, son corps devait s'envelopper dans une obscurité la plus parfaite.

Il s'agenouilla lentement, face contre terre, étendit les bras devant lui, les mains à plat sur le sol pierreux, expira fortement et soumit son être tout entier à l'écoute de la Voix.

— *Voici venue l'heure de la Mue des langues oubliées quand sonna le départ. Un départ qui pervertit l'âme de mon peuple et la dispersa aux quatre coins de la Terre, par-delà les dunes enflammées et les mers rageuses. L'œil de la Colombe. Le cri du Faucon. Le sifflement de la longue perche écaillée qui ondule sur le sable chaud alors que Sobek, le*

Crocodile sacré, bâille généreusement. Sur les ardoises du Temps et les pavés de l'espérance, aboient déjà les signes annonciateurs de l'événement. Le grand.

La Voix s'interrompt de nouveau, laissant ses vibrations éraillées résonner en écho contre les parois rocheuses, cependant que Père, le cœur en émoi, retenait son souffle et écoutait imperturbablement.

— *Hissée au sommet du calendrier des merveilles jamais égalées, ou réfugiée au fond des cœurs qui espèrent vivement, la Femme traversera des sueurs vives et d'interminables fleuves de sang, poursuit la Voix. Elle gémit dans le dos des deux Pèlerins transfigurés. Son cœur, accroché aux pas de l'Enfant sublimé par le Temps, dira vivement l'Absence. Voici ! Les eaux le chantent déjà ! Le ciel le dessine ! Le vent le porte au plus haut des cimes comme les écailles des eaux l'entraînent dans les profondeurs essentielles pour que la Femme dévisage sans trembler la momie au cœur de sa secrète Maison d'Éternité. La Mère de la vie se tordra de douleur pour tuer toute autre peine soustraite aux yeux d'un avenir que personne n'aura pris le soin de contrôler. L'Homme est à sauver de lui-même afin qu'il exalte, par l'Amour, la vie !*

La Voix marqua une nouvelle pause.

Père expira lentement puis, retint de nouveau son souffle, ne voulant manquer ni le moindre mot ni la moindre intonation.

La Voix reprit, cette fois, sur un ton confidentiel :

— *Ceci est écrit dans le Livre du Ciel et demeurera gravé dans la pierre. Un jour, en cette terre des eaux et de mémoires outragées, naquit un ange qui n'eut pas le temps de propager sa lumière. Des mains s'élèveront vers le ciel, pour invecti*

ver un destin cruel. Les lèvres seront scellées par des sueurs épaisses et des bâillons de fer. Mais la Parole reviendra. Elle reviendra par le cor et les empreintes nobles de l'ange. Car l'ange est Parole, Sang et Âme. Il est l'Envoyé des Absents. Le Trois en Un recréé par l'Incréé pour répandre le soleil de la quiétude sur les ombres dégradantes du monde. Rá. Imèn. ImènRá¹. La source. La clarté. La vérité et la justice étendues sous les pas de l'Homme qui peine à trouver sa voie entre les terrifiants labyrinthes existentiels. Hoooh, j'ai dit ! Moi, Témoin des Absents, Voix de la Montagne et des Songes Purs, Miroir des vies par-delà les temps et par-delà la mort ! Au nom de la Sublime Aset², Mère des Dieux ; au nom de Dieu Wusirè et de Dieu Hor, les trois fois saints gardiens du souffle de l'équilibre existentiel !

La Voix se tut. Définitivement. Et, aussitôt, un grand tourbillon balaya le ventre de la montagne de part en part, fouettant les parois rocheuses avec une force telle que Père crut que tout allait s'effondrer. Le feuillage sec et les branches ramenés de l'extérieur s'entrechoquaient au-dessus de lui comme des lances de deux armées ennemies déterminées chacune à triompher de l'autre !

Père quitta sa posture d'adoration, s'allongea entièrement

-
1. Dieu solaire, Rá est le maître de l'univers pour les Kemiú (peuples égypto-nubiens) de la région de Wáse (Ouaset). À partir de -2160, ce dieu local fusionne avec Imèn (Amon), le Dieu maître de l'air et du souffle de vie. Il devient alors ImènRá, la Force créatrice divine, responsable de toute forme de vie sur terre, au ciel et dans la Dwât (monde souterrain qu'il traverse quotidiennement d'ouest en est au cours de son voyage nocturne).
 2. Aset est le nom original d'Isis. Wusirè celui d'Osiris, Hor, celui d'Horus, Jéhuty celui de Thot, et Inpú celui d'Anubis.

et colla son oreille droite au sol, afin de capter dans ce tumulte les dernières résonances du Verbe venu d'outre-tombe.

Soudain, il perçut comme l'écho de pas lourds qui s'éloignaient et réalisa que la Voix s'était portée à lui sous une forme physique qu'il ne put malheureusement pas distinguer. Il retint de nouveau son souffle, ne voulant rien perdre du plus petit sens des choses qui fauflerait à travers le fracas du tourbillon. Il y avait si longtemps qu'il attendait. Les six derniers jours ayant été les plus angoissants.

Alors il écouta, absorba tout ce que son esprit de Grand Initié des sciences de l'âme, de l'esprit, du corps et de la nature pouvait recevoir.

Lorsqu'enfin le fracas et le chambardement des éléments s'arrêtèrent, Père rassembla ses esprits et savoura l'excellente nouvelle : les Ancêtres avaient parlé ! Leur parole était certes empreinte de codes subtils mais, il ne pouvait en être autrement, vu le caractère sacré de l'annonce, et la nécessité d'user d'un niveau de langue approprié et connu des seuls vrais initiés dont il faisait indubitablement partie.

Ce que les ancêtres venaient d'exprimer se voulut donc clair dans l'esprit de Père. Il s'agissait du choix de la Femme. Ses entrailles fécondées portaient la fin du doute et de la confusion parmi les descendants de Dieu Wusirè. En la Femme, florissait le corps vivant d'*Uhèm Mesút* – la Renaissance !

La Femme ? Père *savait* qu'il s'agissait de sa jeune sœur, Shona. Elle avait été *choisie* pour devenir *la mère terrestre* de l'Envoyé des *Absents*. Cet enfant-lumière, amplement investi de l'intelligence ancestrale et du pouvoir des Dieux, appelé à naître d'un corps humain afin de devenir un homme parmi les hommes et réussir, sans trop de peine, à raviver en le peuple

les connaissances et les valeurs à l'origine d'une double philosophie de vie basée sur Maât, l'équilibre en toutes choses et Nefër, le beau sublimé.

Son action, empreinte de dignité insoumise et de grandeur civilisationnelle, restaurera l'inénarrable savoir-faire qui autrefois établit les voies de réalisation des ouvrages aussi puissants et symboliques que les pyramides et les temples géants. C'est ainsi, et seulement ainsi, que la beauté du divin et la splendeur de l'esprit créateur s'étendront de nouveau sur le peuple pour le porter au plus haut de sa singulière destinée. Car, héritier d'une civilisation de l'éternité, le peuple de Dieu Wusirè a de tout temps logé sa grandeur dans l'action juste et équilibrée de l'homme.

Il a toujours bâti le futur en s'appuyant sur le miroir épuré du passé et a, continuellement, transformé chacune des particules essentielles du vivant en respectant scrupuleusement le divin *Livre du Ciel*. Cette force de l'être devra de nouveau habiter l'esprit de chacun, dans le plein éclat de l'anneau d'or qui renforce les multiples chaînons d'une œuvre collective dont les lignes d'action s'inscriront dans le livre éternel des bâtisseurs : la conscience historique.

Le futur est déjà dans la mémoire, se rappelait Père. Il demande de faire quelques pas de plus au cœur des intonations immuables du monde, pour redevenir maîtres des éclairs de la vie. C'est écrit dans *le Livre du Ciel*.

Mais, comment ce qui est *écrit* et qui venait d'être *dit* pourrait-il s'accomplir, ici et maintenant, dans ce nœud de désirs et d'aspirations débridés que constitue le présent ? se demandait-il. La question, en réalité, interpellait davantage son peuple déchiré, éperdu, totalement aliéné aux religions n'ayant pas d'autre base que le tout-matériel, et qui, parado-

xalement, se réclament d'un humanisme éclairé.

Pour autant, et sachant exactement ce qu'il fallait entreprendre dès que la Voix aura délivré le message des *Absents*, Père renonça sur-le-champ à ses questionnements intérieurs et dévala la pente de la Sierra Maestra à grandes enjambées. Un rituel d'une importance fondamentale l'attendait : l'*Ouverture du Chemin. L'appel de l'âme*. Aussi, chaque seconde comptait-elle avant que le ciel ne déversât ses myriades de spectres lumineux sur le beau paysage de l'île. Il pressa le pas. Ignore les merveilles de la faune et de la flore qu'il traversait pour ne se concentrer que sur une chose : gagner du temps pour agir vite.

Parvenu à la porte de la ville, il évita la grand-rue, zigzagua entre ruelles pavées et vieilles bâtisses coloniales. Et, moins de deux heures plus tard, alors que Rá, le Dieu solaire, jaillissait de la Dwât¹, le saint lieu de sa renaissance quotidienne, Père atteignait le *Reperto Mariana de la Torre*, l'un des plus vieux quartiers de la ville de Santiago de Cuba, sa terre d'exil.

Il accéda à la propriété par le flanc Est, et alla immédiatement s'installer dans l'arrière-cour. Il alluma un grand feu de bois, s'assit à même le sol en position de scribe et se mit à battre le petit tambour en peau de léopard qui nichait au fond d'une gibecière qu'il portait en bandoulière.

La maisonnée resta étrangement calme. Aucune plainte ne fusa du voisinage. Le jour se leva définitivement. Le soleil monta au centre du ciel. S'y éternisa. Père maintint le rythme de son tambour. Le soleil entreprit sa courbe descendante. Père renforça son rythme. Chaque son qu'il arrachait à la

1. Lire Douate.

peau du léopard s'accompagnait de la mimique d'une bouche qui mâchonne. Il mangeait l'imperceptible vitalité de l'animal-totem afin de s'approprier ses rugissements, la force terrifiante de ses muscles et la puissance foudroyante de ses griffes acérées. C'est ainsi, et seulement ainsi, qu'il pouvait tenir les mauvais esprits loin du chemin de l'*Enfant* qu'il appelait.

Le soleil tomba. Il se releva. Deux jours s'écoulèrent. Au troisième jour, Père se permit une pause. Puis, une deuxième au septième jour afin de boire à chaque fois le jus de l'arbre *bobimbi*. Le végétal des hommes-courage qui cautérise la faim, le sommeil et d'innombrables autres faiblesses de la chair. Père devait demeurer éveillé et insensible aux sollicitations de son corps, son combat contre les forces du mal l'exigeait.

Il joua ainsi de ses mains, de sa bouche, de son esprit et même de son cœur pendant de longues semaines. Ou étaient-ce des lunes ?

Aux mêmes moments, dans l'inénarrable monde de la Création, le fœtus, objet de cette *Ouverture du Chemin*, confortait sa *marche* altière, enveloppé dans les entrailles soyeuses et protectrices de la Femme.

Puis, un soir, alors que rien ne s'y prêtait vraiment, on entendit Père entonner une merveilleuse chanson qu'il chanta pendant des heures. Ensuite, au petit matin, comme s'il se souciait finalement des interrogations de son auditoire désarçonné, il déclama sept fois l'énigmatique :

« *Ela ó Ela ! À mboa, boa Muñèngè ! Ngea Mubókedi emá telamè ! Esímo !* »¹

Enfin, il s'écroula. Se laissa emporter dans un sommeil si profond qu'à son réveil, il eut l'impression que celui-ci avait duré une éternité !

Était-ce la fin d'un cycle ? Ou simplement le début d'un autre ?

1. « Ô Joie ! Ô mon peuple, réjouis-toi ! La voie du bâtisseur est ouverte ! », en ngála-duala, encore appelée ngál'ewalè, une des langues d'essence égypto-nubienne parlées sur le territoire du Cameroun actuel.

CHAPITRE II

À l'ombre de la Lumière trouble

Peu ou pas outillée pour interpréter avec justesse le son du tambour que son frère aîné battait avec frénésie, la Femme s'était contentée de déposer à ses pieds, autant de fois qu'elle le jugeait nécessaire, des Calebasses du jus de l'arbre *bobimbi*, le végétal des hommes-courage qui cautérise la faim, le sommeil et d'innombrables autres faiblesses de la chair. En voyant Père à l'ouvrage jour et nuit, le regard dans le vide et le corps en transe, elle avait estimé que seul le jus de l'arbre *bobimbi* pouvait l'aider à tenir. Alors, elle lui en servit à foison, sans se préoccuper de ce qui justifiait ce rituel étrange.

Pourtant, au bout de quelques jours (étaient-ce des semaines ou des lunes ?), elle changea soudain d'attitude et entreprit de s'intéresser à la question *pourquoi* ?

Pourquoi son aîné, qui n'entreprenait jamais rien sans qu'il y ait un *intérêt supérieur* précis, s'acharnait-il autant sur ce pauvre tambour ?

Pourquoi les mimiques de son visage changeaient-elles à chaque son qui jaillissait de cet instrument devenu visiblement autre chose qu'un simple vecteur de plaisir ?

Pourquoi ces hochements de tête ? Ces expectorations grasses ? Pourquoi ces bombements de torse réguliers ? Ces écarquillements des yeux ? Pourquoi ces tics sur le front ?

Pourquoi... pourquoi...

Que voyait-il ?

Avec *qui*, (ou plutôt avec *quoi*) communiquait-il ? Ici, pensait sincèrement la Femme, le *quoi* était sans doute plus approprié. Car, il y avait de fortes chances que les entités invisibles avec lesquelles Père communiquait si consciencieusement fussent davantage des sphères énergétiques, des créatures de lumière, que des hommes.

Elle décida de savoir ce que son frère manigançait.

La voix polyphonique du *tambour-léopard* recelait incontestablement des secrets qu'elle ne pouvait plus ignorer.

Elle recourut aux devins, et pour les atteindre, aux offrandes. Des offrandes aux Dieux anciens qui, fort étrangement, se révélaient à elle au fur et à mesure qu'ils appréciaient sa pieuse attention. N'était-ce pas plutôt son esprit qui lui restituait ce qu'elle gardait enfoui en elle, sans qu'elle le sût ? Toujours est-il qu'elle se trouva face à un véritable panthéon manifestement aussi affamé qu'assoiffé ! On aurait dit qu'aucun des dieux n'avait bénéficié de la moindre attention depuis des siècles ! Plus elle leur en donnait, plus ils en redemandaient.

Elle finit par écumer des cases et des marchés parmi les plus mystérieux à la recherche de ce qu'elle considérait comme les outils adaptés au contentement des dieux, bien que l'île, dominée par le culte de la Raison, fût plutôt sous l'influence totale du Livre.

Malheureusement, sans qu'elle y soit préparée, elle réalisa vite que chaque offrande qu'elle posait aux pieds des dieux déchaînait le courroux des interprètes du Livre. Quel intérêt ces derniers avaient-ils à conspuer ses offrandes ? À les voir s'agiter, ils figuraient parfaitement des diabolins en

soutanes, irascibles face aux *choses* de la sainte mélanine ! Pourtant leur Livre, dont le règne s'étalait sur de longs siècles d'ambiguïté langagière et de violences de toutes sortes, parlait d'amour universel. Mais, sans que grand monde de leur univers dit civilisé s'en émeuve, il avait considéré la foi en la matière et l'immense profit qui pouvait en être tiré, comme l'unique index qui montre le chemin d'une vie donnée pour définitivement heureuse. Ce qui, sans le crier fort, transformait subtilement le profit en Dieu, et la volonté de Dieu en droit aux rapt, viols, expropriations, et exterminations.

Une longue chaîne humaine l'avait alors suivi, le suit toujours, ici et là, aux quatre coins de la planète, sans réaliser qu'il fallait se détourner de ces cieux génocidaires et voir la réalité du feu et de la cendre qui, non seulement couvait sous ses pieds mais, rongait aussi, tel un cancer, les piliers stabilisateurs de l'humanité !

D'un bout à l'autre de l'île, le bonheur, bien qu'interdit sous cette forme de matérialisme obsessionnel, ne changea nullement de crédo. Il s'agissait toujours de « *Vae Victis – Mort aux Vaincus !* »

Pendant cinq cents ans, et quelques longues décennies annexes, cette philosophie cruelle avait accordé à certains privilégiés les moyens de se mettre à l'abri de l'arène des damnés de la terre. Perchés sur les gradins existentiels, ils regardaient, dans la plus grande indifférence, le reste de l'humanité périr, ravagé par la vermine du manque et de la rancœur.

Le secret n'était connu que des seuls initiés. *Croire.*

Croire pour être de la caste des vainqueurs, seigneurs d'une guerre de l'âme et de l'esprit toujours recommencée. *Croire* pour dominer les dominables. *Croire* pour accoucher aux forceps des chapelets d'espoirs. Des espoirs à tuer tôt,

aussitôt. Ensuite, rire. Rire fort. Quand d'autres pleuraient, enchaînés au désespoir des intempéries et du fouet qui déchirait leur dos dans les champs, dans les usines, sur les sentiers de la meurtrissure permanente et du chaos des civilisations premières.

Il s'agissait de *croire*. Encore et encore. *Croire* pour disposer impunément des entrejambes neufs ou ridés ; par la force brute ou par tacite consentement. Peu importait ! Il fallait *croire*. *Croire* pour jouir impunément des rectums de cette interminable file aux visages indistincts. *Croire* pour tester les limites de sa propre bestialité sur cette cohorte d'âmes primitives vidées d'elles-mêmes et, une fois la bienheureuse mission de civilisation accomplie, accrocher majestueusement sur le buste l'icône arrogante de la modernité triomphante. Au nom de la croyance. Exclusive. Bestiale. Saignante. Encore et encore.

Au reste, c'est-à-dire : à tous ceux qui s'avéraient très peu croyants pour n'être que de pitoyables victimes de la barbarie généralisée, on offrit la longue peine de ventres vides et squelettiques, on octroya l'interminable tourment de mains saignantes et laides !

Sous prétexte de panser leurs âmes blessées, on leur expliqua que les nations puissantes se donnaient des dirigeants capables de tuer massivement les parents, et d'embrasser publiquement les orphelins, une larme d'amour à l'œil ! Chacun devait s'offrir une âme de dirigeant. Car, quiconque savait gérer cette âme-là, était promis à un avenir rayonnant !

Pour donner à leur pensée un contenu achevé, ceux qui savaient tout sur tout, se penchèrent sur le monde des essences et des esprits. Ils visaient cette fois tous ceux qui se tenaient entre les vaincus et les vainqueurs, sans trop savoir quand

leur sort serait décidé. Et par qui ?

Mais, les rois et les présidents passeront, le Livre demeurera, leur révéla-t-on. Pour préserver ses bienfaits, malgré le temps qui délabrait ses feuilles, il fallait monter une échelle au-dessus de la croyance et... adorer. Adorer les acteurs du Livre et magnifier leur foi, maîtresse de leurs sublimes réalisations. Peu importait si cela paraissait invraisemblable. Les merveilles sont les merveilles. Qui oserait en douter ?

À chaque renouvellement des explicateurs du Livre et du cap politique ou social que l'île et bien d'autres terres allaient prendre, l'on convoquait les mêmes arguments usés par les illustres prédécesseurs : pour remplir les ventres, couvrir les corps nus, avoir un toit, sourire du lever au coucher du soleil, il suffisait simplement d'adorer. Silencieusement (ou en vociférant, selon les cas). Mais, le meilleur était d'adorer trois fois plus féroce afin d'obtenir la *Lumière du Paradis* dès les premiers tintements des cloches du Jour Dernier.

Aussi, bien vivre consista-t-il à se détacher de tout attrait des ors de ce bas-monde, à dédier toute son existence à une privation des émotions de l'âme et à se plier à l'exercice de bien mourir. C'est-à-dire : léger. Le pauvre mort ici-bas était un riche ressuscité Là-Haut. Il fallait préparer un bon Là-Haut. Ici n'est que poussière. Putridité.

Aussitôt, l'on chanta. On entra en transe. Pour la gloire du royaume de Là-Haut et de la bonne vie qui y régnait. On avait hâte d'y être !

Classée « entre les vaincus et les vainqueurs », la Femme n'entra jamais en transe. Elle ne dansa pas. Ne chanta pas. Ni elle, ni d'ailleurs personne dans son entourage immédiat. Au fond de la foule pieuse, résolue et déterminée, elle repéra un grand mur en verre sur lequel son visage, inondé

de larmes, était traversé d'une longue ride et d'une mimique indéfinissable. Elle se troubla profondément. Cette image d'elle-même était étrange.

Dans la copie du Livre qu'on lui tendit pour apaiser son malaise, elle vit de la poésie, des drames, des tragédies, elle vit des hommes et leur histoire. Elle ne s'y retrouva pas, convaincue que lorsqu'on ignore sa propre histoire, celle des autres devra résolument demeurer la leur. Encore faudrait-il réaliser qu'on ignore sa propre histoire. Mais là était une autre histoire. Celle de la conscience. La conscience de soi. La conscience d'être. La conscience historique. Qu'on devra écouter. Aimer. Valoriser. Sublimier. Nourrir. Grassement. Fidèlement. Mais qu'on ne devrait jamais imaginer.

Car l'imagination est une proto-réalité. Vague en cette forme. Inutile. Distrayante. Dangereuse. En écoute de soi, l'on peut descendre dans la voie. La voie de l'âme. Rechercher le sens infus de l'être et de l'existence à partir duquel nourrir son esprit de toutes les subtilités de la Création. C'est la base de sa propre construction, une construction intérieure libre, plurielle, établie dans toute sa beauté, dans toute sa dignité, dans toute sa solidité.

Dès lors, récusant l'expérience du Livre dans son historicité, la Femme décida de l'imaginer. Et aussitôt, des personnages prirent corps. Elle les suivit et elle leur parla. Longtemps. Dans une effusion enfiévrée où elle exposa le sort tragique des Dieux *noirs* primordiaux et l'esprit des ancêtres supplicié par les chemins ensanglantés des soldats du Livre. Lorsque, enfin, ces derniers consentirent à lui répondre, ce fut avec la suffisance et la solennité de ceux qui savent ce qu'ils disent, que cela soit avéré ou faux.

Ils demandèrent que viennent les suivants. Les suivants

vinrent. Mais empressés, ils ne parlèrent que d'eux-mêmes ; de leurs grandeurs d'hier, de celles en cours, de celles à venir. Ils narrèrent les détails de leurs guerres, belles, grandes, importantes. Évoquèrent les croisades glorieuses, les djihads divins. Ils justifiaient toutes leurs annexions résolues à devenir réparatrices de torts vraisemblablement millénaires, inévitables et vitales. Ils s'enorgueillirent de leur puissance qui se manifestait mieux dans le regard hagard, vitreux et pathétique des peuples enchaînés.

Ils se réjouirent des colonisations et de leurs monopoles idéologiques sur tous les continents, et apprécièrent profondément la déflagration industrielle des bombes qui dévastaient l'humanité entière, ruinant durablement sa régénération, tout en favorisant l'irruption traumatisante et quasi permanente des épidémies de toutes sortes. Aucune catastrophe ne parut assez cruelle pour les émouvoir, même pas les malformations néonatales dues aux folies de la science et au cynisme de la faim.

Toutefois, la Femme parvint à glisser une phrase sur l'Afrique. Un continent dépecé dans des champs de mines antipersonnel et les cachots des despotes. Elle murmura deux mots sur l'Asie poudrée de cocaïne, enfumée d'opium, sous le silence ensanglanté des millions de bouches explosées, et des millions d'autres bâillonnées. Deux autres mots sur les Amériques aussi arrogantes, haineuses et violentes, que bienveillantes et protectrices, dans l'évidente relativité des angles d'analyse et d'intérêts. Enfin, elle se permit deux derniers mots au sujet de l'Urss phraseuse sur la faim, les libertés et qui, pourtant, affame et musèle tout aussi bien que ceux d'en-face.

Après quoi, elle évoqua l'espoir d'un jour qui redise

l'amour en cette Europe héritière de la philosophie humaniste des *Lumières* et où, pourtant, la haine et le racisme vivent sur les ruines galopantes de la démocratie.

Surpris par un tel affront, les hommes du Livre prirent rapidement leurs distances et se précipitèrent vers les coins du monde encore soustraits au Miracle troublant de leur Verbe et de son bonheur capricieux. La Femme ne les lâcha pas d'une semelle. Allaient-ils changer une fois parvenus à ces nouveaux rivages ? La longueur du chemin la décida à s'accorder une pause. Elle s'assit sur un talus et observa le ciel. Était-il toujours cette *source sacrée* qui alimente les torrents de conviction ? Pourrait-elle y retrouver la voie de l'Espoir ? La Femme ne sut quoi répondre. Son esprit se troubla davantage.

C'est le moment que choisit un illuminé pour lui démontrer que ce trouble était tout à fait normal. Attendre un enfant ouvre des champs énergétiques particuliers. Il suffisait de s'en remettre au Tout-puissant – le suprême barbu de Là-Haut, celui dont parle le Livre... « Vous savez : la Voie ! » – pour que son trouble s'évanouît.

La Femme le remercia poliment et se releva, dépitée. Ses questions s'étaient épaissies : qui était-elle ? D'où venait-elle ? Où allait-elle ? À quoi se liait-elle et pourquoi ?

Avec ce genre d'interrogations, s'alarma-t-elle, la folie n'est jamais loin. Pour autant, elle résolut de monter d'un cran :

— Père, dis-lui ! clamait-elle une fin d'après-midi, complètement en larmes. Dis-lui que si les Dieux ne sont pas avec l'amour, c'est en vain que l'on prétend aimer ! Père, dis-lui ! gémissait-elle.

Père qui avait entendu les plaintes se rua au chevet de sa

cadette.

— Oui, je vais absolument m'y mettre ! répliqua-t-il, bien qu'il ignorât totalement ce qu'il fallait exactement dire, et à qui !

— Père, dis-lui... que j'éteigne enfin l'incendie qui ravage mon cœur, insistait la Femme la voix sourde.

— Tranquillise-toi, Prunelle de mes ancêtres, tenta de calmer Père. L'auteur de ta peine entendra très vite le rugissement du vieux léopard ! Te mettre dans un tel état !

— Père, s'il te plaît, dis à mon époux...

— ... à ton époux ?

Père tombait des nues, lui qui croyait l'énigmatique tortionnaire loin de son cercle familial !

— Oui, à ce mécréant même ! précisait la Femme !

— Un mécréant ? Ruiz doute-t-il encore, malgré tout ce qu'on a vécu ensemble ? sonda Père le temps de reprendre ses esprits.

— S'il ne faisait que douter ! Ce qui m'exaspère c'est... c'est... bégayait-elle tout en tirant par-dessus la tête le drap rose serti de motifs à carreaux bleus.

— Qu'est-ce qui t'exaspère tant ? demanda Père tout en se rapprochant du visage de sa sœur.

Celle-ci se découvrit brusquement et constata que les narines de son aîné s'étaient mises à s'agiter vivement, propageant des tics sur tout son visage.

— Père, ne te mets pas tant en colère ! supplia-t-elle aussitôt, l'air sincère, ce qui ne manqua pas de prendre son frère au dépourvu.

— Je ne suis pas en colère, mentit-il.

— Tu l'es ! Je... j'aperçois ton...ton... tic de guerre !

— C'est le même quand je me concentre sur un problème

grave, lui confia-t-il sans trop de conviction.

— Tu n'as aucune raison d'être concentré là, maintenant ; mais tu en as mille et une pour être en colère ! précisa la Femme.

— Puisque je te dis que je ne suis pas en colère ! protesta Père.

— Ah, bon ? C'est ça ? s'offusqua la Femme qui semblait curieusement défendre à la fois une cause et son contraire !

— Pardon ? balbutia Père en reculant d'un pas.

— Je te raconte mes malheurs et tu n'oses même pas te mettre en colère ? reprit-elle, la voix tremblotante.

— Je te croyais opposée à ce que je le sois ! se défendit Père.

— Quand même, Père ! Quand même ! Et moi qui espérais ne serait-ce qu'une toute petite fâcherie pour après te supplier de te calmer... Je ressens toutes les souffrances du monde. Je...

Chacune de ses phrases s'accompagnait d'une contorsion précise. Comme un ballet préparé à l'avance et que rythmait quelque force désormais maîtresse de son corps.

Elle tournait sur elle-même, se débattait, froissait les draps, les défroissait, tirait violemment sur ses cheveux en lianes, les ébouriffait, les yeux exorbités.

— Calme-toi, Prunelle ! suppliait Père qui avait reculé contre le mur pour mieux analyser la situation. Si tu voyais ton état !

— Je ne le vois que très bien : je resterai seule à affronter un destin cruel. C'est le Miroir qui me l'a dit. Le Miroir ne ment jamais, tu sais ? Et toi qui ne te mets même pas en colère !

— Mais je suis en colère, Prunelle de mes aïeux ! Je le

suis ! rassura l'aîné tout en se demandant où sa cadette voulait en venir.

Peu sûr d'être crédible, il continua prudemment :

— La colère me tord violemment les boyaux, alors que je ne suis pas certain de pouvoir répondre à la grande mission que je pressens...

Il entendit un soupir. Estimant qu'il était sur la bonne voie, il avança :

— Donc, ton mari ne croit pas à quoi exactement et qui t'exaspère tant ?

— Il ne croit pas que les dieux sont au-dessus de la raison humaine !

— Quoi ?! s'exclama Père médusé.

— Oui, réaffirma calmement la Femme. Pour Ruiz, les dieux sont simplement une invention humaine !

— Pardon ?! réagit Père totalement désarmé, lui qui pensait devoir examiner un des si nombreux cas du monde remuant de la jalousie et prodiguer aux *enfants* sa sagesse millénaire !

C'était sans doute une banale question d'humeur. Une de plus. Une de celles qui ne valent pas grand-chose ni pour les vieux couples ni pour les jeunes. Une de celles qui vont et viennent comme le peigne dans les cheveux. Comme des pigeons dans un préau. Comme des singes dans les arbres. D'ailleurs, au cas où ce qu'il avait pressenti aurait pu dépasser le seuil du tolérable, le seuil de la banalité du quotidien, il se serait porté garant de la moralité de sa jeune sœur. Il aurait juré de sa dignité d'épouse devant quiconque, à commencer par Ruiz, au nom du respect qu'on lui devait dans le tout Cuba des braves pour son héroïsme pendant la guerre de la Révolution.

Pouvait-il seulement imaginer que tant de pleurs, tant de hurlements, étaient dus à une énigmatique crise spirituelle ? Étrange, tout cela. Vraiment étrange.

« Mais, à chaque jour suffit sa peine, pensa-t-il à part soi. Avec Shona enceinte, même Jéhuty, le Dieu de la sagesse pure, aurait du mal à s’y prendre ! »

Pour autant, un doute traversa soudain son esprit. Et si tout ce remue-ménage annonçait finalement l’heure ? Et si c’était l’heure ?

Son esprit s’emballa.

Avait-il sous les yeux la preuve irréfutable que la voie du bâtisseur était ouverte ? Sa vie tout entière tiendrait là son sens le plus profond.

Ce fut donc d’une oreille quelque peu distraite qu’il entendit sa jeune sœur dire d’une voix peinée :

— Oui, Père, Ruiz ne croit pas que les dieux existent. Qu’ils sont puissants. Qu’ils sont les seuls régulateurs des destins. Il ne croit ni au Dieu des chrétiens, ni en celui des musulmans, encore moins en celui des juifs. Si tant il est qu’il ne s’agit pas du même. Tu te rends compte, Père ? Tu te rends compte ?

Père essaya de relativiser les choses :

— Tout cela n’est pas bien grave, dit-il sans trop de conviction.

— C’est tout ce que tu trouves à dire ? s’offusqua aussitôt la Femme, prête à replonger dans une série de hurlements.

— Que dire d’autre ? répondit Père, toujours évasif, l’esprit préoccupé par autre chose. Rien n’est plus difficile que la voie de Dieu en ces temps de suffisance de la science et de la technologie, réussit-il à avancer. Les esprits ont le droit de douter. Notre monde n’a-t-il pas rendu Dieu complice de

tous nos crimes ? Et qu'a fait Dieu pour se disculper ?

— Nul ne peut se constituer juge de Dieu, Père ! Tu t'égares !

— Dans ce cas, je ne vais pas non plus m'ériger en avocat des causes perdues.

— Mais, que dis-tu là, Père ? Dieu, une cause perdue ?

— Par les temps qui courent, oui. D'ailleurs, si de temps en temps il se trouve des gens pour gifler Dieu, avouons qu'Il le mériterait quand même un peu !

— Père ! protesta vivement la Femme, cette fois. Tu ne peux pas dire ça ! tonna-t-elle, le souffle court.

— Tous ces génocides en Son nom ! se défendit Père, dans un calme surprenant, avant d'ajouter : sur la question, le dossier de Dieu est extrêmement lourd. Il est accablant. Indéfendable. Sa responsabilité est totalement engagée dans les tragédies à jamais irréparables qui se sont abattus sur les trois-quarts de l'humanité. C'est en Son nom, pour Son seul bénéfice et pour Sa grandeur que de longs et effroyables génocides ont été commis aux quatre coins de la terre. Qui pourrait blâmer quiconque refuserait de croire en Lui et rester logique ? Ruiz a donc pleinement le droit de ne pas croire en Dieu. Il a ce droit. Ne le lui conteste pas. Mais, et c'est là où l'affaire devient plus sérieuse, s'il ne croit pas aux dieux qui ont toujours été là avant l'arrivée de la catastrophe, que dis-je, de la dictature monothéisme, là, crois-moi, il a bien tort ! Les Dieux sont en Dieu et c'est d'eux seuls qu'Il tient l'immanence de Son pouvoir. Rien d'autre. Même si, manifestement, Il en a, sans qu'on en connaisse les raisons, détourné les buts ! En tant que tel, Il est le premier totalitarisme divin dont l'évidence nous soit parvenue. Et, tu peux me croire, belle enfant, ce ne fut pas d'un très bel effet

sur la régulation de la vie humaine.

— Père, j'ai des problèmes plus simples, interrompit la Femme. Je m'occuperai de cette part de Dieu bien plus tard s'il le faut !

— Il est tout de même à l'origine de nos effroyables dictatures, et ça, ce n'est pas petit ! continuait Père imperturbablement. Il est l'*inspirateur* de nos appétits effrénés pour le pouvoir absolu. Le miroir sur lequel se reflètent nos audaces, les salvatrices mais aussi les plus nuisibles envers le genre humain. Si Dieu l'a fait, alors pourquoi pas moi ? se gargarise chaque vil dictateur dans son coin. Si le Déluge fut Sa plus grande œuvre, alors pourquoi pas quelques armes de destruction massive, avec à la clé des pays rasés ?

— Père ! suppliait la Femme, pour inciter ce dernier à revenir à ses préoccupations, bien que celles-ci ne fussent pas encore réellement claires.

— Revenir à la diversité des Dieux, voilà le salut de l'humanité ! Oui, Prunelle de mes aïeux. C'est comme recourir aux médecins spécialistes. Chacun exerce en tant que maître incontestable de son domaine, et prodigue des soins plus affinés aux mortels que nous sommes.

— Je le lui répète sans cesse ! révéla la Femme, très émue.

— Tu lui as parlé de la nécessité d'un retour aux Dieux primordiaux africains ? Tu as bien fait. Il y a aussi de la place pour lui. On va plaider pour lui.

— Mais, il ne veut rien entendre, Père ! Ruiz ne veut rien comprendre !

— Le singe ne peut pas présider un tribunal et le chimpanzé perd le procès, il le sait, ça ?

— Ce n'est vraiment pas sa préoccupation.

— Ruiz est déjà l'un des nôtres, oui ou non ?

— Il l'est, Père. Il l'est.

— As-tu essayé avec... vos trucs de femmes, par exemple ? dit Père d'un ton hésitant.

— Père, tu me demandes d'envoûter mon mari ? répliqua aussitôt la Femme d'un air surpris.

— Pas jusque-là, Prunelle, pas jusque-là. Mais, je crois savoir que chaque femme a quand même...

— ...Ruiz est sur ses gardes et depuis ne me touche même plus ! l'interrompit-elle, amère.

— Il ne fait pas quoi ? demanda Père d'une voix coléreuse. Le ton était monté d'un cran.

— Il m'évite le soir ! asséna-t-elle, la mine et la voix boudeuses.

— Serait-il venu me supplier de lui accorder ta main pour ensuite t'abandonner comme une vieille peau la nuit ?

— Et la journée aussi, Père. Et la journée aussi ! soupira-t-elle.

— Quoi ? Il a osé ?

Père écumait. Sortie du fond de ses chairs, une longue veine brune barra son front, d'une tempe à l'autre. La Femme remarqua le flux de sang qui s'était injecté dans ses yeux. Elle émit un sourire énigmatique avant de poursuivre :

— Tout cela parce qu'il pense que les dieux anciens et le satanisme ne font qu'un.

— Quoi ? hurla Père.

— Oui. Chaque encens que je brûle, c'est, pense-t-il, pour tenter de l'ensorceler. Tu imagines, Père ? Tu imagines !

— Tu veux dire qu'il t'a... répudiée ? voulut savoir Père, tout en étouffant les trompettes de guerre qui sonnaient déjà la charge dans sa tête.

— Je n'irai pas jusque-là, mais c'est comme si c'était le

cas, avoua la Femme la voix lasse.

— Il va donc me sentir dans ses chairs, ce monstre ! décréta Père, le ton bien haut.

— Ne le houspille pas, Père, s'il te plaît, plaïda soudain la Femme. Il n'est pas méchant, tu sais ; nous n'avons qu'un petit désaccord sur la question des dieux...

— Quand même ! On ne répudie pas sa femme parce qu'elle est pieuse !

— Il ne m'a pas répudiée, marmonna la Femme dans un sursaut de fierté. Il est juste contrarié.

— Il faut que les femmes contrarient les hommes de temps en temps, c'est du bon sens social. Mais de là...

— Ce que je souhaite...

— Ce que tu souhaites ne vaudra jamais ce que je ressens, moi ! énonça Père d'un ton péremptoire avant d'ajouter vertement : Je m'interdis de rester sans réaction. Qu'il t'abandonne dans un coin comme une vieille chaussette... Non mais ! Pour qui se prend-il ?

— Ne le moleste pas, Père. C'est mon homme. Je l'aime ! poursuivait la Femme d'une voix suffisamment nette pour persuader son frère qu'il ne pouvait en être autrement.

— Je vais seulement lui apprendre à t'aimer mieux ! précisa ce dernier. D'ailleurs, où est ce monstre en ce moment ? demanda-t-il en jetant un regard furtif aux alentours.

— Derrière-toi, Père. Juste derrière toi, indiqua la Femme l'œil vif. Et ce n'est pas un monstre, s'il te plaît : c'est mon Amour, roucoula-t-elle contre toute attente.

— Ah ! Très bien... heu... comme il est donc là bégaya Père, confus.

Puis, se tournant promptement vers Ruiz, il leva la main droite au ciel et, la secouant vigoureusement, il tonna :

— Allons voir cette histoire de près au salon... entre hommes !

— Comme tu voudras, consentit calmement Ruiz.

Comme tu voudras.

— Père, montre-lui de quoi nous sommes capables quand les Dieux sont à nos côtés ! exhorta la Femme, juste avant un dernier sanglot qu'elle voulut persuasif. Montre-lui le visage et la puissance de nos Dieux ! Il faut qu'il voie cela !

Retrouvez l'intégralité de l'œuvre sur notre site en
versions papier et numérique :
www.ekima-media.com

Nous avons été heureux de vous offrir ce présent extrait
et espérons, de nouveau, vous revoir sur notre site



Le premier des trois volumes du roman **Le Pharaon Inattendu**, revu et augmenté, *Le Livre de la Source* expose, dans une fine poésie des causes et un réalisme investi, l'univers spirituel africain doté d'une force extraordinaire. Le lecteur est entraîné dans des intrigues où s'entremêlent le *Monde des Absents*, celui des dieux et celui, plutôt brut, des luttes idéologiques du XXe siècle où la peur, née des génocides de toutes sortes, tient les peuples en haleine et combat féroce la moindre idée d'un monde plus humain.

L'accueil de l'*Envoyé des Absents*, le Pharaon Inattendu, constitue un moment d'évaluation définitive de ce que l'humanité entend réellement devenir.

Après *Historiographie Africaine et Archéologie de l'Esclavage* qui l'annonce et l'explique, le présent ouvrage place Mouelle II parmi les maîtres pluridisciplinaires de la cosmogonie africaine et des interrelations complexes entre les peuples. *Le Pharaon Inattendu* est bien davantage qu'un roman historique. Il est un monde. Extraordinaire. Surprenant. Inspirant.



Thierry Mouelle II est un humaniste. Journaliste, ancien banquier et Directeur-conseil en management stratégique, il enseigne et dirige les travaux de recherches portant sur l'économie d'entreprise et les stratégies organisationnelles dans des universités et grandes écoles en France et dans plusieurs pays d'Afrique.

